

## Jacques Weber : les confidences du « Roi Lear »

ENTRETIEN. Le comédien triomphe actuellement au théâtre dans un rôle shakespearien, à sa mesure. Il livre au « Point » souvenirs et secrets.

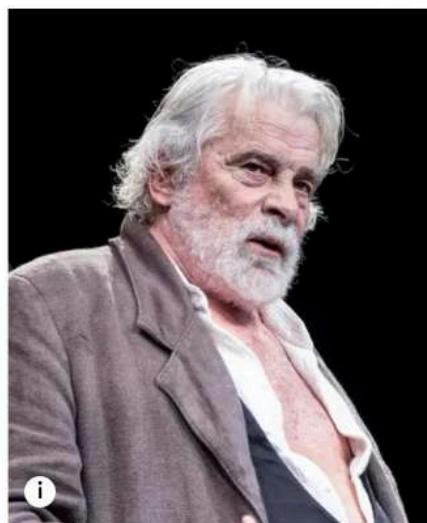
 *Propos recueillis par Baudouin Eschapasse*



Quand il entre sur scène, dans le costume du roi Lear\*, un frisson parcourt la salle. Il n'a encore rien dit que son autorité s'impose déjà. Jacques Weber est, à 72 ans, au sommet de sa carrière. Le comédien rêvait depuis longtemps de se glisser dans le costume de ce monarque de légende. Il y est.

Mis en scène par Georges Lavaudant, avec lequel il entretient un long compagnonnage, le comédien incarne ce père trahi par ses filles que taraude la folie. Chaque soir, trois heures durant, il parcourt avec panache le chemin escarpé au terme duquel son personnage, rongé par le désespoir, finit par sombrer. Un grand moment de théâtre.

**Le Point :** Cela faisait un moment que vous disiez vouloir jouer Lear. Qu'est-ce qui vous attirait donc dans ce rôle ?



**Jacques Weber :** On me rappelle souvent que j'évoque, depuis longtemps, mon envie de jouer ce personnage. Mais, de vous à moi, quel acteur n'a jamais eu envie d'enfiler ce costume ? C'est un rôle monstre, l'un des plus beaux du répertoire. Pour les femmes, il y a Phèdre. Pour les hommes, Lear. Dans quelques mois, ce sera Denis Podalydès qui reprendra ce rôle. Il en proposera sûrement une version très différente de la mienne, mais je suis sûr qu'il sera formidable. Comme d'habitude.

**Pourquoi avoir attendu si longtemps avant de jouer ce personnage ?**

C'est un rôle intimidant, car difficile. Pour un comédien, la fenêtre de tir est étroite. Il ne faut pas être trop jeune pour être crédible et pas trop vieux pour avoir encore assez d'énergie. C'est en effet une partition qui demande un engagement physique et mental important. Pour moi, c'était maintenant.



**Le texte de Shakespeare résonne étonnamment à nos oreilles aujourd'hui. Quand il évoque les dieux qui se comportent avec les hommes comme les enfants jouent avec les mouches, on a l'impression qu'il parle de la pandémie qui frappe la planète. Est-ce le fait que cette pièce est très actuelle qui vous a poussé à la jouer cette**

**année ?**

Je n'aime pas trop dire que Shakespeare est actuel. Mais c'est indéniablement le génie de cet auteur que d'être intemporel et poétique. Ses pièces continuent de questionner l'univers et notre intimité plus de quatre siècles après avoir été écrites. On pourrait multiplier à l'infini les parallèles entre ce qui est évoqué dans ses textes et ce que nous vivons aujourd'hui : ces guerres qui ravagent la planète, ces inégalités qui se creusent, les familles qui explosent... jusqu'à la manière dont le modèle patriarcal de notre société est remis en cause. Cordelia, la fille chérie de Lear, n'est pas seulement bannie du royaume parce qu'elle n'a pas exprimé assez d'affection aux yeux de son père. Elle est vouée aux gémonies parce qu'elle a osé dire la vérité traduite par un seul mot : « rien ». Elle n'a rien à dire à ce père qui, comme beaucoup d'hommes, est au départ obsédé par un ridicule souci de paraître.

**Ce rôle fait écho à celui d'Architecture que Pascal Rambert a écrit pour vous et que vous avez créé en 2019 au Festival d'Avignon...**

C'est vrai. Pascal Rambert y évoque aussi une famille qui se disloque dans un monde qui se désagrège. C'est une histoire de naufrage sur fond de fin du monde. J'ai abordé le rôle que Pascal Rambert me confiait dans un état particulier. Je sortais d'une épreuve physique. Je venais de combattre la maladie. Un petit crabe avait jugé bon de s'installer dans mes veines comme dans un océan. Si j'en parle aujourd'hui, c'est non seulement parce que je l'ai vaincu, mais aussi parce que c'est important que les gens sachent que l'on peut continuer de travailler pendant le traitement d'un cancer et, surtout, vivre pendant et après le traitement. Jouer ce rôle à ce moment-là a été une délivrance.



**Vous aviez toujours dit que vous ne joueriez pas dans la cour d'honneur. Pourquoi avoir changé d'avis ?**

J'ai parfois dit des bêtises dans ma jeunesse. J'ai pu avoir des propos excessifs. C'est ma nature. Mais c'est vrai que les proportions de l'endroit ne me semblaient pas idéales pour faire du théâtre. Jean Vilar est tombé

amoureux de ce lieu. Il a commencé à y créer des spectacles devant un parterre beaucoup plus réduit, composé de chaises de jardin. C'est aujourd'hui un espace chargé d'histoire et de fantômes. On y célèbre cette messe païenne qu'est le théâtre. On y joue sous la voûte étoilée. C'est assez magique. Chaque soir de première, un petit chat traverse la scène. Comment ne pas y voir un signe ?

**Ce revirement concernant le Festival d'Avignon augure-t-il un possible changement d'avis sur votre entrée à la Comédie-Française ?**

J'avais refusé d'y entrer à ma sortie du Conservatoire. J'avais 22 ans. J'étais rebelle. J'avais alors déclaré à Pierre Dux, son directeur, que j'exécrais ses mises en scène poussiéreuses, trop bourgeoises, trop convenues à mon goût. On m'a, par la suite, proposé plusieurs fois d'intégrer cette troupe. Mais ce n'était pas le bon moment. J'ai évolué depuis. Cette institution a aussi beaucoup changé. Quand on regarde la liste de ses pensionnaires aujourd'hui, on ne peut qu'être impressionné par l'équipe que Muriel Mayette a commencé à renouveler et qu'Éric Ruf a su fédérer en faisant venir tous les grands metteurs en scène contemporains. Quels talents, quelle virtuosité, quelle inventivité !

**Intégrer le Français signifierait peut-être, pour vous, d'accepter de jouer de plus petits rôles... Êtes-vous prêt à renoncer aux personnages principaux ?**

L'obstacle n'est pas d'accepter de jouer trois lignes de dialogue, car il n'y a pas de petits rôles. La difficulté tient plutôt au rythme de travail. Quand je vois l'énergie que déploient les membres de cette troupe, je ne peux que m'interroger : serais-je capable de tenir leur rythme ? Non pas que je sois paresseux. Mais quand je suis dans un rôle, je le vois bien avec Lear, je ne peux rien faire d'autre que de marcher, lire et relire encore ce texte. Mais aussi le rêver.



**Est-ce à dire que vous êtes le roi Lear du matin au soir ?**

Quand on joue cette pièce où l'univers est convoqué à chaque réplique, quand on est amené à interpréter un personnage de Shakespeare pour qui le théâtre est véritablement, et pardon pour le gros mot...

cosmologique, on se sent tout petit.

Ce texte suscite des questionnements

innombrables, il remet en question des affirmations que l'on croyait définitives, il instille la conviction que les certitudes sont le commencement de la sottise. Il suscite chez moi des pensées obsédantes. Alors, oui, je lis moins. Je remâche mon texte en me baladant le nez au vent. J'arrive plus tôt en loge. Mes journées sont bouffées.

**Est-il facile de vous diriger ? Acceptez-vous facilement les consignes de mise en scène des autres, sachant que vous avez monté vous-même de très nombreuses pièces et dirigé pendant plus de vingt ans un théâtre ?**

Oui, je ne suis pas compliqué. J'ai juste un défaut : je n'arrive vraiment à travailler qu'une fois sur le plateau. Je ne me plonge complètement dans mon rôle que lorsque je suis dos au mur. Et je sais que le rôle n'est « descendu » qu'au bout de vingt représentations. C'est alors que je l'ai bien en bouche. Parfois, il me semble qu'aux premières représentations tout n'est pas encore en place.

**Votre défaut, dites-vous parfois, c'est de « brasseuriser », c'est-à-dire d'imiter Pierre Brasseur qui, lui-même, avait copié à ses débuts Jules Berry. C'est ça ?**

Effectivement. Pierre Brasseur, avec qui j'ai joué ma première pièce (*Tchao*, en 1969, NDLR) et que je considère comme mon « père » de théâtre, m'a beaucoup influencé. J'ai tendance, comme lui, à « surdimensionner » le texte dans les premières. Je le sais. Je me le reproche parfois. Je suis mon premier critique. Un critique sans pitié.

**Vous dites avoir beaucoup le trac. Est-ce toujours le cas ?**

Plus que jamais. Pierre Brasseur affirmait que « plus on vieillit, plus c'est difficile ». Je croyais qu'il cabotinaït quand il disait ça. Mais il avait raison. Plus on avance, plus on a le trac, car on sait ce que cela coûte d'être non pas seulement « bon », mais simplement « bien ». Vous savez qu'à tout moment la partition peut vous échapper. Chaque soir est un nouveau début quand il s'agit d'essayer d'être un peu moins nain. On ne sait jamais comment va être le public, j'allais dire comment va être le taureau. Heureusement, il y a les autres comédiens : c'est un travail d'équipe et j'ai la chance d'être très bien entouré sur scène.

**Vous avez aussi été bien formé...**

J'ai eu la chance de passer du cours Florent à la rue Blanche avant d'intégrer le Conservatoire. Mais c'est François Florent qui m'a le plus marqué. Nous avons été, Francis Huster et moi, parmi ses premiers élèves quand il a ouvert son école. J'ai gardé le contact jusqu'au bout. Sa mort m'a beaucoup peiné. L'été dernier, je lui ai demandé des conseils pour jouer Lear. Voici ce qu'il m'a répondu (il sort son téléphone et lit) : « l'alignement des mots d'abord... l'essentiel est là : *essercizi* (exercices en italien, NDLR). Surtout, ni tricher ni vagabonder. *Scarlatti* franc et déterminé. La dernière ligne droite de la vie... » C'est son dernier message. Il parlait de Lear, mais aussi de lui. Sa disparition est une grande perte, pour beaucoup.

**Revenons à vos débuts. Comment est née votre vocation ? Est-ce vraiment en entendant, à six ans, vos parents écouter en boucle le disque de *La Vie parisienne* que tout a commencé ?**

Au départ, il y a une vieille institutrice qui déclame les fables de La Fontaine. Il y a aussi un spectacle vu à la télévision, chez une tante que je n'aimais pas particulièrement, mais que j'allais voir pour regarder ce que diffusait son poste, le seul de la famille. En l'occurrence, un spectacle de music-hall : un numéro de transformiste où Gérard Sety jouait douze personnages en se changeant à toute allure. Ce qui est drôle, c'est que, bien plus tard, ce même Sety a joué le rôle de mon père dans *Tchao*. On pourrait ajouter d'autres souvenirs : celui de ma mère pleurant à l'annonce de la mort de Gérard Philippe ; *L'Avare* vu à 12 ans à la Comédie-Française avec Georges Chamarat dans le rôle d'Harpagon et Henri Rollan surgissant du fond de la scène, à la fin, avec un chapeau à plumes !

**Vous êtes le seul comédien, à ma connaissance, à avoir joué à la fois dans la cour d'honneur du Palais des papes à Avignon et dans une boucherie parisienne...**

J'ai joué dans des lieux bien différents. Un jour où je faisais mes courses chez Hugo Desnoyer, je lui ai dit en riant que je me produirais bien chez lui, entre ces morceaux de bidoche suspendus à des crochets de boucher. Il m'a mis au défi de le faire. Je l'ai relevé et nous avons donné plusieurs représentations entourés par les pâtés et les demi-veaux. Mais j'ai aussi joué dans un bar de joueurs de rugby, dans la Grande Chapelle sur l'île de la Cité, sur une péniche et même sur la boule électrostatique du Palais de la découverte dans le cadre d'un parcours qui s'intitulait « Paris en vingt lieux ». Nous changions chaque jour d'arrondissement. J'adore ce genre de choses. Quand un endroit me touche, que je le sens habité, j'ai plaisir à y entamer une conversation théâtrale.

### **Est-il vrai que votre première vocation était d'être chanteur d'opéra ?**

Je ne sais pas si c'était une vocation, mais j'ai eu cette envie à un moment. Et j'ai pris des cours de chant avec une grande professeure qui accompagne de nombreux artistes lyriques : Raymonde Viret. J'aurais dû prendre plus tôt soin de mon instrument de travail. Cela m'aurait sans doute évité le problème que j'ai rencontré lorsque je jouais *Cyrano de Bergerac* sous la direction de Jérôme Savary. Une phobie vocale m'a privé de ma voix pendant quelques mois au début des années 80.

### **Comment l'avez-vous récupérée ?**

En allant au Liban où sévissait alors la guerre et où j'ai risqué plus que de perdre ma voix. Ma peur prenait alors une autre dimension. Une expérience que je raconte dans mon dernier livre (*Paris-Beyrouth*, le Cherche Midi, 2020).



### **Quels sont vos projets ?**

Je joue *Le Roi Lear* jusqu'au 28 novembre puis je fais un long break jusqu'en septembre prochain. J'aurai quelques dates de tournée, mais je veux pouvoir finir un livre.

### **Quel en est le sujet ?**

C'est un peu tôt pour en parler.

**Vous multipliez, depuis l'an dernier, les pièces filmées. Après *Oncle Vania* et *Le Misanthrope*, vous avez mis en scène un *Cyrano* avec François Morel, actuellement visible sur la plateforme de France 5.**

La série que j'ai réalisée au théâtre de l'Atelier pour France Télévisions, au moment où la salle était fermée à cause du confinement, m'a redonné envie de tourner. L'outil audiovisuel offre des moyens fantastiques pour exprimer différemment le silence au théâtre. Un gros plan dit beaucoup. J'ai envie de continuer d'explorer ça. Je le ferai d'ailleurs en janvier prochain en filmant Céleste Brunquell dans *L'École des femmes* à l'occasion de la célébration du 400e anniversaire de la naissance de Molière.

### **À quand l'adaptation de votre livre sur Flaubert (*Vivre en bourgeois, penser en demi-dieu*, Fayard, 2018) avec Gérard Depardieu ?**

Pas tout de suite, malheureusement. C'est une autre de mes envies que de retravailler avec ce géant qu'est Depardieu. Un comédien shakespearien s'il en est. Mais je ne peux pas tout faire en même temps.

### **Quid de vos prochains rôles ?**

Pascal Rambert m'a écrit un nouveau rôle que je créerai à Rennes à la rentrée 2023 avant de le jouer aux Bouffes du Nord. J'ai envie d'enchaîner avec une nouvelle pièce de Shakespeare. J'avais en tête *La Tempête*, mais Georges Lavaudant m'a dit en souriant qu'après *Lear*, je risquais de m'ennuyer.

*\*Théâtre de la Ville hors les murs :*  
18, boulevard Saint-Martin, Paris 10<sup>e</sup>.  
Jusqu'au 28 novembre.

## «Le poujadisme triomphe dans une époque qui le lui permet» : Jacques Weber dénonce «l'explosion énorme de l'extrême droite»

Il est un «Roi Lear» lumineux, actuellement au Théâtre de la Porte Saint-Martin, dans la pièce de Shakespeare qui résonne étrangement avec notre époque. Rencontre.



Dans «le Roi Lear», Jacques Weber étourne, autant qu'il amuse, saïit et émeut le public du Théâtre de la Porte Saint-Martin. LP/Delphine Goldszoj

Par Sylvain Merle

Le 12 novembre 2021 à 07h07

À 72 ans, [Jacques Weber](#) campe un « Roi Lear » superbe, actuellement à la Porte Saint-Martin. La pièce est crépusculaire, mais lui rayonne au cœur du monde en déliquescence de Shakespeare que met mise en scène Georges Lavaudant. Il reçoit dans sa loge, en chaussettes, pour une discussion libre.

### Le « Roi Lear », c'est un rôle dont vous rêviez ?

**JACQUES WEBER.** Oui, comme tout acteur a envie de se confronter à Cyrano pour s'amuser et à Shakespeare avec le « Roi Lear » pour ressentir la vraie grande émotion théâtrale. Il y a quelque chose de très humain dans ce personnage, avec ce naufrage de l'âge dont parlait de Gaulle, qui était une sorte de Lear. À 72 ans, j'ai la chance inouïe de pouvoir mettre en jeu ma relation avec la fin de vie, je ne pouvais manquer le rendez-vous, l'un des plus importants de ma carrière.

### **Un rôle de fin de carrière, avez-vous dit ?**

Entendons-nous bien, j'espère ne pas mourir après-demain (*Rires*). Mais oui, on ne peut s'y atteler sans un certain bagage. Il y a une fenêtre de tir très courte pour le « Roi Lear », on est ou trop vieux ou pas assez, il faut être encore très en forme physiquement et cérébralement.

### **Vous parliez de naufrage, comment accueillez-vous cette vieillesse ?**

Malgré quelques épisodes compliqués de santé (*un lymphome diagnostiqué en 2019*), j'ai la chance d'aller bien, d'aimer et d'être aimé, c'est un privilège. À partir de là, je constate que la grande force de l'âge, c'est de voir plus simplement les choses, de ne plus s'égarer dans une forme de vanité en sachant désormais qu'on ne peut rien savoir. Mais constater sa grande petitesse n'est pas une raison pour ne pas être digne ni essayer de se battre. J'ai envie de me battre davantage. Peut-être parce que je me préoccupe moins de moi-même, que je regarde mieux l'autre, la nature. Tout cela fait qu'au moment où la nuit va arriver, je constate combien le jour est beau, mais c'est le fait même de l'existence.

### **Cela vous effraie ?**

On a beau dire non et puis au dernier moment c'est paniquant... J'ai un peu su ce qu'était la peur de mourir, et curieusement j'ai ressenti, au-delà de la terreur de savoir que la fin pouvait être plus proche que prévu, comme une sorte d'apaisement très profond. Parce que c'est dans l'ordre des choses.

### **Envie de vous battre ? Pour qui ? Pour quoi ?**

Pour la justice, pour notre Terre. Pour qu'enfin on soit plus des Terriens que des Français. Cette forme d'identité dangereuse, maintenant, ne veut pas dire grande chose, nous sommes tous embarqués sur le même petit machin rond tout bleu d'une fragilité terrible. Si on fait les cons, ce sera fini...

### **C'est un peu le cas aujourd'hui... Que nous dit finalement cette pièce ?**

Que le monde est dans une espèce d'évolution, pour ne pas dire révolution, permanente. Que ça se casse la gueule et ça recommence. À la toute fin il est dit : *vous avez connu un monde que vous ne connaîtrez plus*. Voilà qui résonne énormément avec aujourd'hui, avec ces tendances absolument mortifères en train de dévorer le monde.

## **Vous pensez à quoi ?**

À l'explosion énorme [de l'extrême droite](#) partout. À la désagrégation absolue du jeu démocratique, puisqu'il n'y a plus le temps de la réflexion, de la pensée. La démocratie est en train de se liquéfier totalement, c'est extrêmement préoccupant. Quoi qu'il arrive, il faut voter, ça devrait être obligatoire, mais comme certains sont dans une falsification complète de la vérité, cela devient dangereux... On ne sait vraiment plus comment s'en sortir, à part descendre dans la rue et hurler.

## **C'est un constat d'impuissance ?**

Il ne faut pas se dire impuissant mais, aujourd'hui, tout va à une telle vitesse, tout est tellement contradictoire et mensonger que les mensonges les plus énormes sont avalés. [C'est là-dessus que joue Zemmour](#). Il peut tout dire, tout est accepté tant tout va vite, le poujadisme triomphe dans une époque qui lui permet de triompher.

**« C'est le malheur de notre temps, les fous guident les aveugles », écrit Shakespeare dans « le Roi Lear ».**

C'est exactement ça ! Le peuple n'est plus un peuple, il est devenu une foule ; Une foule qui va à toute vitesse, s'abreuve à toute vitesse de ces nouvelles qu'on se prend dans la gueule, sans arrêt, sans plus rien saisir qui permette de penser. Cette foule est aveugle. Alors les fous deviennent des rois absolus. La mythomanie, la mégalomanie prennent toute leur place. Regardez [Bolsonaro](#), [Trump](#), et regardez Zemmour. C'est hallucinant ! C'est consternant ! Comment les gens peuvent-ils être arc-boutés sur l'immigration, la nationalité, l'islamisme sans d'abord dénoncer ce qui les met dans cet état de misère et de précarité ?

## **En ces temps anxiogènes, le théâtre peut-il être un refuge ?**

C'est un lieu pour être mieux tout seul et ensemble, où l'imaginaire est encore roi, où la liberté ordonne le temps, où ce qui est raconté parle aux gens dans la salle. Mais le théâtre ne fera pas la révolution mais l'inverse, comme le disait Vilar. Ne nous leurrions pas, nous ne questionnons que les gens qui en ont l'envie et la possibilité. Certains n'ont plus le temps de penser, de réfléchir, parce qu'il faut bouffer, travailler, ramener du fric, parce qu'on est crevé, qu'on a autre chose à penser, qu'on ne se nettoie plus la tête avec des bouquins, avec le dîner où l'on pouvait échanger autour de la table, avec la radio ou les journaux, non, c'est la télé, c'est [Netflix](#)... Et ça, c'est dramatique.



### **CRITIQUE. « Le Roi Lear » : lumineuse folie**

Souverain tout-puissant et craint, le roi Lear convoque ses filles pour leur demander comment et combien elles l'aiment. De leur réponse dépendra le partage du royaume entre elles. Les deux aînées le flattent, la benjamine, Cordélia, ne peut feindre, et n'admet que ce qu'elle peut, un amour filial qu'il devra partager quand elle se mariera. Furieux, le roi la renie et la bannit, avant de transmettre à chacune de ses autres filles une moitié de royaume. À charge pour elles de l'accueillir, lui et sa suite, un mois sur deux. Très vite, l'ancien roi capricieux se révèle un fardeau pour cette chair de sa chair qui finit par s'en défaire. Trahi par les siens, avec pour seuls compagnons son fou et un serviteur, fidèles, le roi se fait pauvre hère sur la lande, s'offre aux éléments déchaînés, se dépossède de tout, se perd dans sa propre folie. Ou peut-être se retrouve-t-il. Sa folie peut être un refuge, mais la réalité va se rappeler à lui quand tout n'est que trahison dans un monde en déclin...

Lear superbe, Jacques Weber a autant la puissance et l'autorité du roi que l'innocence de l'esprit défaillant. Il a la folie lumineuse et rayonne au centre de cette pièce crépusculaire dont Georges Lavaudant propose une mise en scène dépouillée et efficace. Entouré d'une distribution de haut vol — Manuel Le Lièvre brillant en fou espiègle et sensé, François Marthouret bouleversant Gloucester — Weber étonne, amuse et saisit, émeut jusqu'au dernier souffle.

### **LA NOTE DE LA RÉDACTION : 4/5**

*« Le Roi Lear », pièce de théâtre de William Shakespeare mise en scène par Georges Lavaudant, avec Jacques Weber, Astrid Bas, Manuel Le Lièvre, François Marthouret... Jusqu'au 28 novembre au Théâtre de la Porte Saint-Martin (Paris Xe), du mardi au samedi à 19 heures, le dimanche à 15 heures. De 12 à 41 euros.*

## Un « Roi Lear » en sombre majesté à la Porte Saint-Martin

Le metteur en scène Georges Lavaudant revient à Shakespeare et à une de ses plus poignantes tragédies. Un spectacle sobre et âpre, reflet de la noire folie du monde, marqué par la prestation fougueuse de Jacques Weber dans le rôle de Lear.



Jacques Weber campe à merveille le monarque indolent, puis à tout aggraver et torche. (© Benjamin Delouis)

Du classique. Du très classique même, mais pas du « vintage ». « Le Roi Lear », mis en scène par Georges Lavaudant à la Porte Saint-Martin (Théâtre de la Ville hors les murs), épouse la vitesse et l'âpreté de notre époque. Dans un décor sombre et minimal - plateau quasiment nu, rares toiles peintes abstraites qui descendent des cintres -, le metteur en scène orchestre une course effrénée contre la folie et la mort. Il représente sans filtre un monde où les dieux écrasent les hommes comme des mouches et où les aveugles sont guidés par des fous.

Pour incarner le vieux roi, le roi déchu, le roi fou, qui mieux qu'une icône du théâtre ? Jacques Weber apparaît tout à son affaire, incarnant la démence dès la première scène de la tragédie de Shakespeare. Car Lear n'a visiblement plus toute sa tête pour confier ainsi son royaume à ses deux filles hypocrites, Goneril et Régane, et renier la troisième, la pure Cordélia qu'il trouve trop tiède à son égard. Fou et aveugle... tout comme Gloucester qui se fait berner par Edmund, son machiavélique bâtard, et rejette Edgar, son bon fils légitime. Ici, seuls les fous jouent les sages et disent le vrai : l'interminable bouffon du roi et l'intrigant Tom, alias Edgar travesti en mendiant céleste.

Le spectacle commence de manière statique, puis s'anime et s'emballe, quand l'action déserte les châteaux obscurs pour la Lande en furie. Lavaudant distille même quelques effets fracassants (stroboscopes, pluie de déchets) dans le crescendo guerrier de la fin de la pièce. La folie rôde partout : appétit de pouvoir, frustrations amoureuses, revanche de la jeunesse sur la vieillesse... Jacques Weber campe à merveille le monarque brisé mais fougueux, qui retrouve sa majesté dans de rares éclairs de lucidité.

## Bouffon rock'n'roll

La troupe qui l'entoure est solide. Reflet inversé de la folie de Lear, Manuel Lelièvre invente un personnage de bouffon rock'n'roll irrésistible. François Marthouret campe un Gloucester tout en nuances. Laurent Papot est un Edmund fourbe à souhait Thibault Vinçon, un Edgar solaire, et Babacar M'Baye Fall, un Kent charismatique. Quant à Astrid Bas (Goneril), Grace Seri (Régane) et Bénédicte Guilbert (Cordélia) elles composent un trio féminin nerveux et contrasté.

Georges Lavaudant ne révolutionne pas la lecture du « Roi Lear », mais il nous fait entendre pleinement la tragédie shakespearienne, sans artifices et sans temps mort. En trois heures vingt denses et implacables, le spectateur vit une vertigineuse descente aux enfers et éprouve le chaos d'un monde qui, magie noire du théâtre, ressemble beaucoup au nôtre.

### LE ROI LEAR

#### Théâtre

de William Shakespeare

Mise en scène de Georges Lavaudant

Paris, Porte Saint-Martin (Théâtre de la Ville hors les murs) , du 3 au 28 novembre. Puis Vesoul (le 7 décembre).

3h30 avec entracte.

**Philippe Chevilley**